

Le Journal de Vézelay : un monument enfin révélé

Alain Corbellari

Pour les rollandiens, le *Journal* de l'auteur de *Jean-Christophe* est un mythe : on en connaissait depuis longtemps les extraits liés aux relations avec la culture indienne (*Inde*, 1951), aux années d'études (*Le Cloître de la rue d'Ulm*, 1952) et à la Première Guerre Mondiale (*Journal des années de Guerre 1914-1919*, 1952), ainsi que des fragments liés à Richard Strauss (*Richard Strauss et Romain Rolland*, 1951) et aux *Mémoires* inachevés de Rolland (*Mémoires et fragments de Journal*, 1956), mais toutes ces publications (à l'exception du *Voyage à Moscou* publié par Bernard Duchatelet en 1992) dataient d'il y a plus de cinquante ans, et l'on désespérait de voir paraître de nouveaux extraits significatifs de cette immense entreprise diaristique. La partie dont le besoin se faisait le plus instamment sentir était sans nul doute celle qui recouvrait à la fois les dernières années de Romain Rolland et la période de la seconde Guerre mondiale. Grâce aux soins de Jean Lacoste et des éditions Bartillat, ces pages sont accessibles depuis décembre 2012, et l'on ne peut que se réjouir de l'impact médiatique certain qu'a recueilli cette publication : *Le Monde*, en particulier y a vu un livre majeur, grâce auquel le nom de Rolland serait assuré d'être sauvé de l'oubli (remarque qui en dit long, soit dit en passant, sur une opinion répandue aujourd'hui sur l'auteur d'*Au-dessus de la Mêlée...*).

Ce volume considérable (près de 1200 pages) comprend une introduction relativement brève, des repères chronologiques, de fort utiles notices sur les personnages cités les plus importants et un index exhaustif des noms propres. Les divers cahiers qui constituent le texte sont brièvement décrits et l'annotation, compte tenu de l'énormité du travail de recherche que nécessite l'explicitation de toutes les allusions plus ou moins faciles à décrypter qui parsèment le texte, est déjà très riche et éclairante. Bien sûr, il reste des points obscurs mais nous n'aurons pas la goujaterie de reprocher certains silences à Jean Lacoste : une vie ne suffirait sans doute pas à un éditeur maniaque pour tirer les innombrables fils explicatifs que ce *Journal de Vézelay* nous invite à suivre. (On trouvera d'ailleurs, sous notre plume, dans les présents *Cahiers de Brèves*, une petite enquête à laquelle nous a incité une allusion un peu énigmatique à Joseph Bédier.) Juste une correction

tout de même, pour la note 53 de la page 193 : Payerne et Morat sont deux localités distinctes, l'une dans le canton de Vaud, l'autre dans celui de Fribourg et aucune des deux n'a été la « résidence des ducs de Bourgogne » : par contre l'abbatiale de Payerne a été fondée sous les rois de Bourgogne au X^e siècle et Morat est le lieu de la plus fameuse défaite de Charles le Téméraire en 1476. Et une précision en passant : la médiéviste liégeoise venue voir Rolland alors qu'elle était venue étudier à Vézelay la légende de Girard de Roussillon était Rita Lejeune (le renseignement est précieux pour l'histoire des études médiévales).

Venons-en à l'essentiel : ce *Journal de Vézelay* s'avère d'emblée capital pour la connaissance de Romain Rolland, et son mérite le plus immédiat, outre son inappréciable valeur documentaire et humaine, est qu'il permet de tordre enfin le cou à quelques mythes tenaces qui entouraient les dernières années de l'auteur. On retrouve d'ailleurs celui-ci égal à lui-même, et tous ceux qui auraient pu penser que les années de l'Occupation avaient été celles d'un repli sur soi-même teinté d'égoïsme seront heureusement détrompés. A chaque page, la « grande âme » de Romain Rolland apparaît dans toute son humanité : sa compassion universelle, son désir passionné de se mettre à la place de celui qu'il serait si facile de traiter simplement d'« ennemi », sa volonté jamais prise en défaut de comprendre plutôt que de juger font de ce *Journal* une formidable leçon. On y trouve bien sûr quelques remarques découragées, voire désespérées (en particulier le 21 août 1940, p. 479 : « Quelle fin de vie, sur l'anéantissement de tout ce qui fut l'idéal vivant des siècles de la France et du monde démocratique ! », et le 23 août, p. 480 : « Bienvenue la mort quand elle viendra ! »), mais elles restent rares et sporadiques, alors même qu'il devient de plus en plus évident, à la lecture du texte, que Rolland ne pourra guère survivre longtemps à la fin du grand cataclysme : la difficulté des communications, le caractère aléatoire des soins médicaux disponibles, les privations endurées dans une région particulièrement touchée par les réquisitions allemandes ont sans nul doute hâté sa fin ; elles n'ont pourtant presque pas entamé le courage de Rolland, qui s'écrit le 3 septembre 1940 :

« Ah ! Que ne puis-je donner à ceux que j'aime ma bonne tête, dégagée des souffrances de mon corps et des troubles mêmes de mon cœur ! Qu'elle aurait de trésors à livrer encore aux hommes ! Elle est si pleine, si riche, – riche de ses peines qu'elle a le pouvoir de transmuter en expériences au regard clair et détaché ! » (p.485)

Une sorte sinon de tentation du moins de fermeté face à la perspective du martyr semble même se faire jour dans une note prémonitoire de septembre 1938 : « Je n'ai aucun désir, écrit-il, de voir hâter la fin de ma vie. Mais cette fin-là n'aurait, en soi, rien qui me déplût. Elle serait digne de ma vie. » (p. 110).

Si ce *Journal* commence dès 1938, c'est que cette date correspond au moment où Rolland quitte la Suisse (certes un peu poussé par la méfiance de plus en plus grande des autorités fédérales à son égard, comme l'a montré l'article de Jean-Pierre Meylan dans le récent numéro d'*Etudes de Lettres* « Romain Rolland et la Suisse ») et s'installe à Vézelay, événements qui marquent bien le début de la « retraite » d'un auteur qui sent la vieillesse arriver à grands pas ; on sait, de toute façon, que sa liberté d'expression n'aurait pas du tout été la même dans la Suisse isolée de 39-45 que dans celle, divisée mais non assiégée, de 14-18, et il n'y a sans doute pas lieu de regretter qu'il n'ait pas pu y écrire un second *Au-dessus de la Mêlée* que le gouvernement helvétique n'eût vraisemblablement pas laissé paraître.

Des rumeurs couraient sur ces dernières années rollandienes : les Allemands l'avaient-ils placé en résidence semi-surveillée ? Maria Koudacheva avait-elle joué un double jeu en tentant de surveiller son mari au profit de Staline ? Ni l'une ni l'autre de ces allégations ne tient face à l'évidence du *Journal* : Rolland ne fut ni plus ni moins libre que les autres habitants de Vézelay durant l'Occupation, et la seule raison que son épouse semble encore avoir eue de penser encore à l'URSS est la présence de son fils Serge dans l'armée rouge : elle tremblera chaque jour pour lui, et comme on le sait, n'apprendra que très tardivement sa mort au front.

Que Rolland ne soit plus le « compagnon de route » qu'il avait longtemps été, on en a la preuve dans l'immense choc que lui assène le pacte germano-soviétique : Rolland vit l'événement comme un des plus douloureux de sa vie, et rien n'indique dans la suite du *Journal* qu'il ait pardonné cette « trahison » à Staline, sinon en dénonçant dérisoirement ce qu'il appelle, comme dans le cas d'Alphonse de Châteaubriant, sa « faiblesse » :

« Maudits soient les responsables secrets de ce crime envers les démocraties du monde, qui rejaillit en honte contre le communisme soviétique ! J'y crois reconnaître un acte vindicatif de Molotov, qui a entraîné le faible – je dis : le

faible – et oscillant Staline. » (24 ou 25 août 1939, p. 248)

Rolland garde cependant sa sympathie pour des communistes français tels Maurice Thorez, mais ses yeux semblent définitivement décillés face au vrai visage du Petit Père des peuples, dont il continue cependant d'admirer le génie politique. Ainsi, en octobre 1940, il salue « la marche foudroyante des armées soviétique sur l'Ukraine polonaise et sur la Baltique » et estime que « Staline a remis ses pas dans les traces de Pierre le Grand. S'il ne vaut pas mieux, moralement, il ne vaut pas moins, politiquement » (p.278).

Parallèlement, on voit aussi sous un jour plus cru sa relation avec Alphonse de Châteaubriant : Rolland veut croire jusqu'à l'absurde en l'innocence de son ami qu'il dépeint comme un naïf manipulé par les fascistes ; mais il finit par se rendre à l'évidence et met de plus en plus de distance avec lui. Pour autant, et malgré des jugements de plus en plus durs, le mot fatal de rupture n'est jamais prononcé, et l'on peut se demander si Rolland ne « projette » pas quelque peu lorsqu'il parle de la « naïveté » de son ami : en 1939, il estime « que Château s'est laissé enrôler dans le camp ennemi » (p.330) et qu'il est « sans nul doute, sincère et pur » (p.331) ; un an plus tard, il ne lui prête encore qu'une « idéologie littéraire et sentimentale, fourvoyée et abusée par de rusés coquins » (p.414) et reste convaincu que son seul tort est de publier dans un journal (le bien nommé *La Gerbe*) « dont les collaborateurs expriment une haine qu'il ne partage pas, mais qu'il a le tort de patronner » (p.477). Le philosémitisme qui illumine tant de pages de ce *Journal* (voir par ex. l'émouvante allusion à « la frémissante humanité des portraits de Juifs » de Rembrandt, 9 octobre 1940, p.503, ou l'affirmation sans ambages que les Juifs représentent pour l'Allemagne le « meilleur sang de son intelligence », fin 1938, p.142) se trouve même quelque peu assombri lorsque Rolland dit avoir écrit à Châteaubriant « combien l'antisémitisme grossier, sans nuances, sans égards, qui remplit son journal [l]e blesse » (17 février, p.554). Est-ce à dire qu'il lui aurait pardonné un antisémitisme plus « nuancé » ?... Et que doit-on penser, de l'affirmation, quelques jours plus tard (p.558) que « certes j'aurais cent fois plus d'aversion et d'horreur pour une domination de la terre par la dure Amérique que par l'Allemagne ! » On veut bien comprendre que c'est à « L'Allemagne éternelle » que Rolland songe d'abord ici, mais il reste difficile de faire fi du contexte ! Le 8 mars, Rolland va même jusqu'à dire de la Collaboration que « l'idée en soi est bonne et devrait être réalisée si l'on était de part et d'autre, en esprit sincère de collaboration » (p.564) Comment s'étonner, dans ces conditions, que « L'ex-général de Gaulle » (23 septembre 1940, p.493, à propos de l'échec de l'expédition de Dakar) lui inspire d'abord de la méfiance ? Rolland ne sera d'ailleurs jamais l'un de ses inconditionnels : il plaint « le pauvre Beethoven associé de force à la politique de gaulliste :

le V de l'alphabet morse » (20 juillet 1941, p.638) ; en 1944, il juge encore que de Gaulle « n'est pas de force à dominer ces intrigues, ni même peut-être à les discerner. » (p.1055) et rapporte à ses origines familiales proches de l'Action française sa « méfiance perpétuelle contre le peuple » (p.1085) !

Mais la fidélité par moments un peu déplacée de Rolland pour la grandeur de l'esprit allemand est aussi à l'origine de quelques-unes des notations les plus réellement généreuses du *Journal de Vézelay* sur les envahisseurs :

« Nous ne pouvons nous empêcher, Marie et moi, d'avoir pitié de ces soldats du peuple allemand, qui est, au fond, mal fait pour le titanisme de ses maîtres illuminés. Il a souffert, il souffre et il souffrira pour leurs erreurs et leurs chimères. Il méritait un autre sort. Il est le plus Européen des peuples d'Europe, et peut-être bien le plus humain. [...] »

Je plains nos vainqueurs du jour. Quelle que soit l'issue de la guerre présente (à mesure qu'elle dure ils perdent leur avantage), ils ne le seront pas longtemps » (9 mars 1941, p. 570 et 571).

Les réquisitions, dures et parfois absurdes, sont toujours attribuées à des supérieurs bornés, et les soldats que Romain et Marie se voient forcés d'accueillir en deviennent par moments presque des amis, des êtres en tout cas dignes de leur fraternité. Très parlant est à cet égard l'épisode du bruit de pillage allemand qui court quelques jours dans la ville, avant qu'on ne s'aperçoive que les auteurs des exactions incriminées sont en fait... des Français !

C'est en effet que Rolland reste sans illusions sur le caractère profond de ses compatriotes : l'état d'esprit de la France dans les premières semaines de la Guerre l'atterre ; il constate que les Français semblent avoir peu envie de se battre : « J'en suis extrêmement surpris et peu rassuré pour l'avenir de cette guerre », dit-il désabusé (note de 1939, p.264). Le mardi 28 janvier 1941 (p.548), il note :

« Je souffre plus de cette dégradation française que de la défaite. Je sais que ma patrie c'est la liberté. Je mourrai fidèle à cet amour et cette foi, qui m'ont fait vivre. »

Et le 1^{er} de la même année (p. 596), il écrit ces phrases qui ne sont pas sans évoquer une phraséologie de droite dont tant de choses le séparent par ailleurs :

« La démoralisation de la France était générale. Elle enflait depuis vingt ans, comme un gros abcès. L'an de la guerre n'a fait, en le crevant, que révéler sa pestilence. »

Même « déstalinisé », Rolland reste fondamenta-

lement fidèle à l'optique communiste : le mal vient d'abord de ceux qui mènent le peuple, mais celui-ci (notons en passant que Rolland semble en l'occurrence faire deux poids deux mesures entre Français et Allemands) est aussi responsable de ceux qu'il élit : « on est dégoûté de la politique et des hommes. Ils sont incurables », écrit-il le 6 janvier 1941 (p.539). Par contraste, il exalte le rôle potentiellement messianique des intellectuels. Confronté à l'interdiction des éditions scolaires de *Jean-Christophe* (interdiction que Châteaubriant fera lever !), il réagit, le 1^{er} mars 1941 (p.559), par une déclaration d'orgueil, assez exceptionnelle sous sa plume, mais dont on comprend qu'elle oppose aussi l'esprit et la matière :

« Quelle honte pour un peuple – (puisqu'un peuple est toujours plus ou moins responsable des gouvernements qu'il tolère) – que cet indigne traitement officiellement infligé à un vieux écrivain de 75 [ans], qui a plus fait pour sa gloire, dans le monde entier, que tous ses politiciens ! »

Bien sûr, le caractère magnétique d'Hitler n'échappe pas à Rolland, qui en parle, en familier de Goethe, dans des termes proches de ceux qu'utilisent Denis de Rougemont ou Thomas Mann, marquant une nette différence « qualitative » avec le fascisme de Mussolini :

« Le Führer inspire, par ses hurlements imprécatoires et ses harangues torrentielles, souvent l'horreur ou la terreur : il y a en elles quelque chose de démoniaque, ou de « sacré ». – Les clameurs du Duce soulèvent seulement le rire ou le dégoût » (note de 1938, p. 109).

Enfin, le *Journal de Vézelay* vaut pour l'extraordinaire galerie de personnages qu'il met devant nos yeux, croqués d'une formule assassine tel « le hennissant Victor Bérard, toujours en rut » (p.346), ou avec plus de tendresse comme nombre d'humbles habitants de Vézelay et de Clamecy ; le défilé des visiteurs (on croise Aragon, Thorez, Waldo Franck, Frans Masereel, mais aussi de plus anonymes admirateurs) ne s'interrompt pas avec le début de la guerre et, quoique diminué, Rolland s'efforce d'accueillir toujours au mieux ceux qui lui demandent de l'aide. Son attention pour la famille Arcos est particulièrement émouvante, et même ses problèmes de santé lui sont l'occasion de rencontres enrichissantes, en particulier avec le médecin et spécialiste de Mallarmé, Henri Mondor. Certaines figures se gravent dans la mémoire du lecteur, comme celle de la reine Elisabeth de Belgique, grande admiratrice de Rolland, qui vient lui rendre visite incognito, précédée de tout un train de maison qui circoscrit les lieux pour qu'elle puisse voyager sans risques. Le Corbusier installé à proximité de Vézelay vient parfois voir Rolland, qui se montre à la fois fas-

ciné par le génie visionnaire du grand architecte et rebuté par son égoïsme d'artiste : « les braves gens qui se cassent la tête, dans les tranchées, ne se doutent pas qu'ils doivent faire table rase de la vieille Europe (à commencer par eux), pour permettre à MM. les architectes de bâtir leur Cité », note-t-il avec une ironie cinglante (p.258). Claudel, *last but not least*, impose, à la fois généreux et envahissant, sa personnalité à Rolland et surtout à son épouse qu'il n'est pas loin de convertir, Rolland lui-même parvenant à toujours conserver un quant-à-soi qui, ici encore permet de faire taire certaines rumeurs : le *Journal de Vézelay* montre en effet sans ambiguïté, que l'auteur d'*Au-dessus de la Mêlée* n'a jamais fait (et sans doute au fond son épouse non plus) le grand saut dans la foi catholique qu'espérait ardemment Claudel, au point d'en devenir foncièrement importun (voir en particulier la lettre de Claudel du 25 août 1942, reproduite pp.838-839). Mais au fond la patience de Rolland (que l'on n'ose qualifier de « patience d'ange » !) n'a rien pour nous étonner : c'est celle de quelqu'un pour qui l'amitié est la plus essentielle des valeurs ; si on l'admire d'avoir supporté les assauts prosélytes de Claudel, on doit aussi lui faire gloire d'avoir toujours tenté de laisser une porte de sortie à Châteaubriant !

On assiste enfin à la genèse des dernières œuvres d'un Rolland qui reste très préoccupé de son rayonnement et qui connaît ses dernières joies d'auteur : il est particulièrement ému de l'accueil fait aux représentations de son *Jeu de l'Amour et de la Mort* en 1939 et pousse à cette occasion un cri du cœur nimbé de regrets (p. 226) :

« Je me sens, en vérité, étonnamment jeune – rajeuni par ce contact de la scène, (qui était, il faut bien le dire, ma vraie vocation artistique. – j'entends, le théâtre, comme forme d'art, que je mets fort au-dessus du roman. Mais

les circonstances ne m'ont pas favorisé.) »

Les ultimes volumes sur Beethoven et surtout le *Péguy* sont largement évoqués, ce dernier ouvrage entrant évidemment en résonance avec ce que l'Occupation a fait de Péguy, et dont Rolland entend évidemment se démarquer (voir 7 mai 1941, p.601 : « La poussière de Péguy, le père, doit en fumer de rage dans la terre qui a bu son sang, près de la Marne »).

Il est difficile de conclure le compte rendu d'un ouvrage aussi riche dont on est bien conscient de n'avoir qu'à peine effleuré ici plus d'un aspect : en dépit de quelques moments de découragement ou de scepticisme, c'est d'abord l'image de l'extraordinaire courage et de la hauteur morale de Romain Rolland qui se dégage de ce document exceptionnel sur le Second Conflit mondial vécu au jour le jour dans une petite localité qui devient le lieu d'une expérience universelle. Rolland s'y montre jusqu'au bout ce qu'on appellerait aujourd'hui un « indigné » (même s'il note par antiphrase le 17 septembre 1939, p.266 : « Pour moi, je n'ai plus la force de m'indigner ») : ni le stalinisme, ni la Collaboration, ni les injonctions des pacifistes partisans de la lâcheté munichoise, ni le salut dans la religion, ni même l'exemple de la Grèce antique (p.603 : « Hors la beauté et une certaine urbanité, toute en surface, la Grèce n'a pas apporté grand-chose à l'humanité, qu'elle n'ait empruntée à des civilisations beaucoup plus riches et plus profondes ») ne lui en imposent. Sa définition parfois hautaine mais toujours fraternelle de l'humanité n'a jamais varié depuis sa jeunesse et si les hommes le désespèrent parfois, c'est en fin de compte un message d'espérance qui se dégage de ce grand livre.

mai 2013

Alain Corbellari, Universités de Lausanne et de Neuchâtel